

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 15

Artikel: Les bohémiens à Lutry
Autor: Villard, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

erfices que je fais à l'amitié; tu m'as habillé de pied en cap, ce n'est pas une raison pour me le faire sentir. »

Mademoiselle de Poix-Laumenton faillit tomber à la renverse à la vue de l'énorme barbe que lui présenta son neveu, mais les gants lilas la rassurèrent. Puis, les amis avaient fait leur plan de campagne, et il avait été entendu qu'en présence de la bonne dame, Barbican n'ouvrirait pas la bouche, et se bornerait à des inclinations silencieuses. Il s'exécuta donc, et, disons-le, à merveille; sa pompeuse révérence, son air grave et austère, achevèrent la bonne impression des gants lilas; enfin quand son neveu lui dit: « Monsieur ne jure que par le Syllabus, » — recommandation un peu risquée, on peut le dire, — et que Barbican approuva d'une nouvelle révérence, la noble baronne était gagnée, et remercia son cher filleul de lui avoir amené un hôte de si bonne compagnie.

Le projet de nos deux héros était marqué au coin de la sagesse. En effet, Barbican était connu, dans le quartier latin, comme particulièrement *fort en gueule*; c'était, du reste, un des attributs de son sacerdoce; il valait donc mieux, pour lui, ne rien dire, que s'exposer aux trahisons de l'habitude.

Pendant quelques jours, tout alla bien. Entre les repas, les deux amis flânaient sous les ombrages, ou se rendaient au loin, dans quelque bouchon de campagne, pour lâcher la bride aux instincts comprimés de Barbican, qui émerveillait les ruraux par ses allocutions pittoresques, les servantes par sa belle barbe, et les aubergistes par la capacité de déglutition avec laquelle il faisait honneur à leur piquette et à l'omelette au lard.

Le soir, le vieux étudiant faisait l'écarté de la baronne, toujours respectueux et muet, poussait ses jetons sans mot dire, empochait pour son compte les sous de cuivre de son adversaire, la payait avec de la monnaie fournie par de Bonnesouche, et gagnait sa chambre après une courbette magistrale. Mademoiselle de Poix-Laumenton en était folle; elle le trouvait digne, distingué, et d'une réserve! — Comme elle parlait beaucoup, son silence la charmait sans l'étonner; c'était un comparse tout trouvé pour son inépuisable loquacité. Il est inutile d'ajouter qu'il approuvait tout, jusqu'aux thèses les plus étranges de la digne dame, de peur d'être mis en demeure, au moindre signe de négation, de justifier son opinion.

Barbican engraitait à vue d'œil; le cordon bleu faisait merveille, et le brave étudiant officiait en conscience, comme eût dit Brillat. Il n'y avait qu'un point noir dans son horizon, ou pour parler comme lui, qu'un cheveu dans sa soupe: c'est qu'il était obligé, pour tenir son rôle, de tremper son vin à table, et quel vin! — « Du Château-Margaux 1811, année de la Comète! »

Il est juste de dire que, après dix heures du soir, on se rattrapait. Le jeune vicomte se glissait dans la cave, et en rapportait dans la chambre de Barbican la fleur des coteaux de Volnay, de Chambertin, et d'Epervay. Barbican était splendide; se dédommageant de sa contrainte de la soirée, il éclatait comme un feu d'artifice, et fredonnait en sourdine les refrains les plus échevelés, et il jurait, il jurait pas par le syllabus, pour sûr!

Mais pourquoi faut-il qu'un destin jaloux mette un terme aux joies les plus pures, un soir.....

Eh bien! Un soir, Barbican faisait comme de coutume, l'écarté de la baronne. Elle avait déjà marqué

quatre et lui rien. D'un geste courtois, il lui demande des cartes, elle lui en donne cinq, en garde deux et dit: « Vous jouez de veine, monsieur; j'eusse refusé, je gagnais la partie et vous étiez volé! » Barbican s'incline, relève ses cartes, et contemple la quinte majeure en atout! — A cette vue enivrante pour un joueur émérite, il oublie tout, se croit à l'estaminet et, dans son enthousiasme, jette violemment ses cartes, l'une après l'autre, sur le tapis, en s'écriant de sa basse taille la plus sonore :

« Atout du roi, ratout de la dame, ratatout du valet, de l'as et du dix! — Enfoncée la vieille! — Aboule les noyaux! » Tableau!

Mademoiselle de Poix-Laumenton pensa s'évanouir, puis se ravisant, montra la porte au pauvre Barbican, qui quitta le château le soir même pour n'y plus revenir. Il avait perdu deux mois de bonté, et, hélas! son unique élève. Ce dernier passa le reste de ses vacances entre la tante et le curé, dut se rendre à toutes les messes, se confesser tous les dimanches, et faire maigre tous les vendredis, pour apaiser sa marraine, et encore!

Il rencontra à Paris son ancien mentor, mais le charme était rompu; d'ailleurs, au départ, sa tante avait exigé de lui sa parole qu'il ne hanterait plus « ce forban déguisé, dont M. le vicomte avait osé encaniller l'antique demeure des Poix-Laumenton! »

« Encore un qui passe l'eau! » se dit le pauvre étudiant de (X + 1)^{me}, quand il vit que de Bonnesouche le saluait sans s'arrêter, et ne l'invitait pas à prendre l'absinthe; et il ajouta mélancoliquement, en se tournant vers un jeune noiraud, tout frais débarqué et fils d'un avocat de Marseille, qu'il pilotait déjà: « Vois-tu, petiot, la Bohême et la République, je ne connais que ça! »

A. D.

Les bohémiens à Lutry.

Une de ces errantes tribus, si nombreuses encore à la fin du siècle dernier, mais que les progrès de la civilisation ont si clairsemées, a fixé, il y a quelques jours, ses pénates à Lutry.

D'où viennent les Bohémiens? Où vont-ils?

Cette question, depuis si longtemps posée, n'a pas reçu de solution bien nette et bien précise.

On les a cru originaires de Bohême, de là leur nom; les fils d'Albion les nomment Gypsies, parce qu'on les a aussi cru originaires d'Egypte.

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.

L'hirondelle

D'où nous vient-elle?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.

Où nous irons, le sait-on bien?

disait Béranger.

Ce que l'on sait, c'est qu'ils firent leur première apparition en France en 1427. Dans le courant d'août, une vingtaine de cavaliers se présentèrent à Paris, annonçant l'arrivée de leurs frères, au nombre d'environ 200, lesquels s'empressèrent d'exploiter, par tous les moyens possibles, les populations ignorantes et superstitieuses de l'époque.

Ils furent expulsés, mais n'en continuèrent pas moins à pratiquer la sorcellerie et le vol, au mépris des ordonnances édictées contre eux, et à la barbe

des justiciers qui les rôtissaient avec enthousiasme.

La civilisation aidant, les arts merveilleux tombèrent peu à peu et nos sorciers durent, pour vivre, se faire industriels, aussi honnêtes que possible.

Les bohémiens qui séjournent à Lutry sont chauvinières, m'a-t-on dit, et logent sous des tentes établies sur la place d'Armes.

Tout chez eux est aussi primitif que possible : un lit monté sur des roues, un berceau, quelques marmites, voilà leur mobilier ; pas luxueux, mais suffisant.

Ils ont aussi des chevaux qui restent à la belle étoile, attachés autour du camp dont ils sont les gardiens la nuit.

Quand nous avons visité le campement, les femmes et les enfants seuls s'y trouvaient en compagnie d'un vieillard calme et fumant majestueusement une longue pipe que chacun lui emplissait avec sollicitude et respect.

Nous fûmes d'abord frappés de la saleté qui règne dans ces demeures mobiles ; les femmes mêmes, à qui la propreté va si bien, ont l'air d'avoir horriblement peur de l'eau.

Cependant, lavées et accoutrées un peu mieux qu'elles ne le sont, elles feraient encore assez bonne figure, mais, sous d'aussi affreux haillons, Vénus elle-même paraîtrait laide.

O coquetterie, sœur de la propreté, qu'il est heureux que nos compagnes te connaissent.

Les femmes bohémiennes ont cependant de bonnes qualités ; elles sont douces, soumises à leurs maris, ce qui est très fort, point bavardes et de cela nous avons pu nous en convaincre ; quoiqu'elles sachent parler le français, nous n'avons jamais pu tirer un renseignement d'elles.

Les enfants, hormis la dite saleté, sont de vrais chérubins ; ils se chamaillent bien un peu et font passablement de désordre, mais le moyen de faire autrement ? il fait si bon vivre.

Quant aux hommes, ils ont très bonne mine ; ils portent les cheveux longs comme les Monténégrins et ceux de l'Herzégovine ; ils sont mieux vêtus que leurs épouses ; alors que celles-ci portent de misérables haillons et vont nu-pieds, leurs seigneurs et maîtres ont des habits fourrés, à chaînes d'argent et des bottes molles, s'il vous plaît.

En somme, toute la caravane est très pittoresque. Il y a là pour les artistes un sujet de tableau de genre qui ferait fort bien au milieu des éternels paysages dont on encombre nos expositions de peinture chaque année.

L. VILLARD.

Crissier, le 3 avril 1876.

M. le Rédacteur du *Conteur vaudois*,

Vous m'excusez si je prends la respectueuse liberté de vous adresser la présente pour vous exprimer ma surprise de trouver dans votre numéro du 1^{er} avril le nom de notre commune mêlé à celui de ces Chinois qui doivent faire un grand dîner à la cantine chinoise du Tir fédéral.

Et puis, quel dîner encore ! Ma foi, M. le rédacteur, à respect, je ne voudrais pas manger de toutes ces vilaines affaires. Pour moi, une soupe aux pommes de terre, une daube, avec un bon plat de choux et un morceau de lard, sans oublier un demi-pot de vin de Crissier dont vous dites tant de mal, me régalerait bien autrement que tout ça.

Ecoutez-voir, monsieur le rédacteur, ce n'est pas pour le vous cacher que je le vous dis, mais ce n'est pas de cette manière qu'on insulte de bons et fidèles voisins, qui ne vous ont jamais fait de mal, et qui boivent sans se plaindre et en payant bien, quand ils vont au marché de Lausanne, votre vin des Paleyres dont vous êtes si fier, pendant que moi j'ai entendu, un soir, en buvant un verre au café de la Riponne, un beau monsieur qui venait de France et qui disait que votre fameux vin de Lausanne était bon, tout au plus, pour laver les pieds des chevaux...

Ah ! le vin de Crissier, d'après votre dire, n'est bon que pour faire la salade, quand le vinaigre a besoin d'être renforcé ! Merci ! on s'en souviendra de celle-là. Aussi nous avons juré entre quelques amis, l'autre soir, en prenant un verre ensemble au local, que nous porterions avec nous, à l'avenir, notre petit bossaton de pur Crissier sur le char, en allant au marché de Lausanne, et que nous nous laisserions le plaisir de vanter votre Paleyres tant qu'il vous plaira.

C'est vergogne, monsieur le rédacteur, d'entendre un citoyen vaudois dénigrer la marchandise de ses voisins, de ses concitoyens, quand les temps sont si durs et qu'on fait avec loyauté son petit commerce pour attraper sa monnaie. Cette année, toute notre récolte de Crissier est encore en cave, à l'exception de ce que les habitants et les amis ont bu. C'est déjà quelque chose que ce qui a été consommé, mais tout également il en reste encore. Nous comptons sur le tir fédéral pour écouter, à un bon prix, nos produits, et voilà que vous avez l'insolence de nous dire que notre vin, un peu vif, c'est vrai, mais pourtant toujours flatteur, n'est bon qu'à être employé comme vinaigre ! Ah ! bien oui... En attendant vous n'aurez jamais l'honneur de voir vos vins de Lausanne figurer, comme les nôtres, sur la table aux jours de fêtes et de noces, et d'entendre dire à un fin connaisseur que notre vin de Crissier était si bon et si bien apprécié que les gens de Gollion le boivent dans des verres à pied.

Recevez, etc. *Un vrai patriote de Crissier.*



Lo syndico et l'incurâ.

L'âi a quauquîè bounès fennès pè lo mondo, ne dio pas na; mâ ien a assebin que ne vâlion pas la maiti dè Paris et qu'ein font vairè à lâo z'hommo ! Atiutâ-vâi stasse :

Lo syndico dè Brâmasan s'étai protiurâ, ne s'coumeint et ne sè iô, duè ballès pèdrix, et comptâvè s'ein bin reletsi lè pottès. Ye dit à sa fenna : Tè faut lè z'einvouâ po déman né et n'einvitèrein l'incurâ